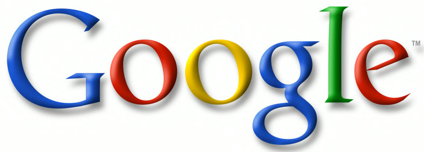
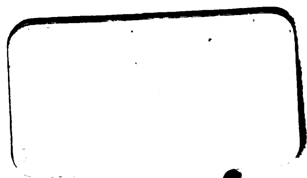





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



2

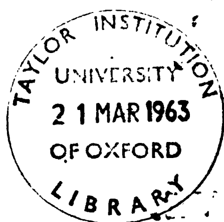
LE GOÛT DU SIÉCLE.

Nemo sibi reputet injuriam quidpiam dici, cùm nulla sit derogatio personarum; sed sola fugiendorum concussio vitiorum.



A GENEVE.

M. DCC. LXV.





LE GOÛT DU SIÉCLE.

LE *Goût du Siécle*, en eſt-ce un? peut-on le nommer ainſi? je le laiſſe à décider : ſi ce nom ne lui appartient pas de droit, au moins l'uſage le lui accorde-t-il : ſuivons-le, accordons-le lui auſſi ; & ſans égard au droit, paſſons pardeſſus : auſſi-bien eſt-ce le *Goût du Siécle*.

Autre queſtion : peut-on le définir? je n'en crois rien, j'entreprends cependant d'en parler, j'en conviens, mais ce n'eſt que pour en dire mon ſentiment ; en donner

une exacte définition, c'eſt ce que je ne puis ; je dis quelque choſe de plus, c'eſt ce qu'on ne peut : un Peintre pourroit-il parvenir à faire le portrait d'une perſonne qui changeroit à tous momens de couleurs, de figure, de ſituation ? pour définir, & définir bien une choſe, il faut qu'elle ſoit une & toujours la même, à l'abri enfin des variations ; c'eſt un principe contre lequel on ne peut aller ſenſément, raiſonnablement ; ſenſément, raiſonnablement, je le répéte, car je ſçais qu'il en eſt, qui ſans égard au bon ſens, à la ſaine raiſon, le rejetteroient : c'eſt le *Goût du Siécle.*

De ce qu'on ne puiſſe définir une choſe, il ne s'enſuit pas qu'on ne puiſſe, qu'on ne doive rechercher quelle elle eſt, ou pour l'adopter, ou pour la rejetter : c'eſt-là mon but.

Une choſe ne mérite d'être adoptée, approuvée, ſuivie, qu'autant

qu'elle est raisonnable, sensée, conforme à la décence, aux mœurs, à l'honnêteté publique; le *Goût du Siécle* est-il ainsi? c'est ce qu'il nous faut voir.

Je vais entrer en matiére, je ne l'épuiserai pas; il y en auroit trop à dire; j'en tairai donc, & pour plusieurs raisons: dans mes portraits je ne mettrai pas des couleurs trop vives, je ménagerai mes coups de pinceau, il manquera, & c'est par modération, quelque chose au tableau; cependant combien de gens y reconnoîtront leurs traits: c'est assez, je commence.

Le goût s'étend sur tout, pensées, raisonnemens, paroles, écrits, habits, coëffure, &c. Il commande à tout; il faut donc pour juger sainement de la chose, pour décider du bon ou du mauvais goût, il faut, dis-je, examiner, si ce sur qui il domine est ce qu'il devroit être. La pensée, ce semble doit tenir le premier rang,

au moins eſt-ce celui que je lui donne ; c'eſt une choſe eſſentielle : croiroit-on qu'aujourd'hui on s'en embarraſſe peu? non, on ne penſe plus, ou c'eſt bien rarement ; penſer, c'eſt quelque choſe de trop commun ; nos peres ont penſé, & bien penſé, faire comme eux ſeroit nous deshonorer ; c'étoit le vieux *Goût*, ce n'eſt pas le nôtre ; nous ſommes ſur cet article de vrais Hottentots ; penſer ſelon ces Peuples, au rapport d'un Auteur moderne, eſt le fléau de la vie ; ne le regardons-nous pas de même ? la penſée n'eſt qu'un être de raiſon, une chimère ; elle étoit utile autrefois, elle ſurcharge aujourd'hui ; on en faiſoit autrefois un grand cas, elle eſt aujourd'hui l'objet de nos mépris : c'eſt un meuble inutile. Eſt-il en effet beſoin de penſer, pour ſe conduire en brutes, pour ne ſuivre d'autres loix que celles des paſſions, pour ne contenter qu'une nature,

qui depuis la perte de ſon intégrité n'eſt inclinée qu'au mal ? Penſer ſeroit admettre la raiſon, & ſes leçons deviennent incommodes, elles viennent à contre-temps ; on veut ſe débarraſſer d'un pédagogue auſſi importun, auſſi ſévère ; il ne faut donc pas penſer : raiſonnemens, concluſions qu'emporte avec ſoi le *Goût du Siécle*.

Car dequoi s'occúpe-t-on ? dequoi ſe remplit-on l'imagination ? de choſes ſans utilité, de bagatelles, qui n'ont pour but, s'ils en ont un, que le libertinage & la débauche, un injuſte intérêt, &c. Faut-il penſer pour cela ? faut-il penſer pour rechercher les moyens de contenter ſon ambition par des voies peu permiſes ? mes termes ſont trop doux, trop ménagés, par des voies injuſtes, iniques ? pour s'enrichir aux dépens du tiers & du quart ? pour ſatisfaire de honteuſes paſ-

ſions? pour aſſouvir d'infames & criminels deſirs ? pour ſe vautrer, pour ainſi dire, dans l'ordure & la fange? quels excés! c'eſt pourtant le *Goût du Siécle*. Que ce goût ſeroit autre ſi l'on penſoit !

Il en eſt quelques-uns qui penſent, mais qui ne penſent que pour gémir, que pour déplorer le miſérable ſort de tant d'hommes non penſans. On ſe récrie contre tant de déſordres qui arrivent, contre tant de crimes qui ſe commettent tous les jours: & pourquoi donc cette ſurpriſe? ne devroit-on pas s'y attendre? on ne penſe plus: auſſitôt qu'on penſera, on verra la vertu qui eſt mépriſée, prendre la place des vices qu'on adore.

Que ceux qui ont défini l'homme *animal raiſonnable* changeroient de ſentimens s'ils vivoient de nos jours; qui dit animal raiſonnable, dit, être penſant, agiſſant conformément à la droite raiſon, qui a le bon ſens

pour partage ; nos anciens étoient en poſſeſſion de ces qualités, & étoient conſéquemment bien nommés : qu'il ſe trouve de différence entre eux & nous, de mécompte dans cette dénomination ! ſi la définition n'eſt pas juſte, eſt-ce de la faute de ceux qui l'ont donnée ? pouvoit-on s'imaginer qu'elle convînt à l'homme dans un ſiécle, & lui diſconvînt dans l'autre ? ou, pour mieux dire, pouvoit-on ſe mettre dans l'eſprit que l'homme ceſſât de l'être? la définition de l'homme eſt de nos jours la même, j'en conviens, mais en la donnant on définit moins ce qu'il eſt, que ce qu'il devroit être.

L'on murmure déja, & des gens choqués de s'entendre dire des vérités dont ils ne veulent point convenir me tiennent ce langage : c'eſt fort bien diſcourir, on ne penſe plus ; c'eſt ce que vous avancez, mais ce que vous ne prouvez pas.

Je m'attendois bien que fermant les yeux à l'évidence, ils éxigeroient de moi le détail des preuves qu'ils ont à la main ; contentons-les, faisons voir clair à des aveugles, qui ne le sont que parce qu'ils ne veulent point ouvrir les yeux.

Ces preuves sont constatées par l'usage ordinaire, par l'expérience journalière, en peut-on demander de plus convaincantes ? On s'attend sans doute à la déduction de ces preuves, on a raison ; mais on l'attend dans le moment, c'est en quoi l'on se trompe : quand les aura-t-on, ces peuves desirées ? Le reste de l'Ouvrage les contient, qu'on le lise, on sera satisfait ; pour peu même qu'on fasse attention à ce que j'ai déja dit, on verrra que je n'ai rien avancé de vague ; mais cette attention qui l'a ? Elle n'est pas du *Goût du Siécle*.

J'ai dit que le goût s'étendoit sur tout, que tout étoit de son ressort,

ce n'eſt pas que quelques-unes des choſes ſur leſquelles s'étend ſon pouvoir, ne puiſſent, ne doivent même paſſer pour ſes cauſes productrices, tandis que d'autres n'en ſont que des effets. Quelles choſes ſont les cauſes du goût? quelles, les effets? C'eſt ce que je ne crois pas qu'il me ſoit néceſſaire de déterminer; ce ſeroit donner ce que je n'ai pas promis, c'eſt même une diſcuſſion éloignée de mon ſujet. Je paſſe donc cette queſtion ſous ſilence. On ne penſe plus, ou au moins penſe-t-on mal, (la preuve de cette théſe & une bonne, ce ſont les actions) ce que j'appelle ne plus penſer; parle-t-on, écrit-on bien?

Parler en Perroquet; à peine deſſérer les lévres pour lâcher le mot; chercher dans un diſcours, non le bon ſens, l'eſprit, la raiſon; mais l'arrangement des phraſes, mais des termes étudiés & qu'on

ne peut dire ſans contorſions, mais une cadence affectée & par là même déſagréable ; ſe ſervir de mots que l'uſage n'a point autoriſés, donner à ceux conſacrés par cet uſage un ſens dur & forcé, leur faire ſignifier toute autre choſe que ce qu'ils doivent ; n'avoir dans la bouche qu'un langage de pédant & de prude coquette, voilà le beau parler : on ſçavoit s'exprimer autrefois, & on le faiſoit en entier ; on parloit enfin : on remue ſimplement aujourd'hui un peu les lévres, il eſt du bel-air de ne plus articuler, on n'ouvre la bouche qu'à demi, & s'il n'étoient des dents, qu'on a grand ſoin de tenir blanches, à montrer, je doute fort qu'on l'ouvrît du tout ; on marche ſur la pointe du pied, on parle de même, voilà le *Goût du Siécle*. Ceci n'eſt encore rien, ce n'eſt que la façon de parler, voyons comment on raiſonne, comment on écrit.

De principes faux, déduire des conſéquences qui ne peuvent être plus vraies; diſcourir de tout ſans être inſtruit de rien; décider des choſes ſans en connoître, condamner une choſe, approuver l'autre ſans aucun fondement; proférer des blaſphêmes; ſe déchaîner contre un Religion qui gêne; chercher à perſuader à une jeune perſonne à faire le mal que nous deſirons; faire l'apologie du vice; déchirer ſon prochain à belles dents, & ne pas valoir mieux que lui, & ne pas ſouvent le valoir; tenir des diſcours libertins, diſſolus, voilà comment & ſur quoi on raiſonne, on écrit: c'eſt là le *Goût du Siécle*: voilà les Raiſonnans, les Ecrivains la mode.

Il en eſt d'autres qui vous entretiennent de rien, qui parlent beaucoup, & ne ſçavent ce qu'ils diſent; ils vous répétent cent fois une choſe dont vous étiez las dès

la première, ils ſe fatiguent à vous parler, vous vous fatiguez à les entendre; ils ſortent contens d'une maiſon, où ils ont fait le ſupplice des gens ſenſés qui s'y trouvent. Je dis des gens ſenſés, car il en eſt d'aſſez ſots pour les admirer; ils ſont goûtés par nombre de perſonnes de leur eſpéce : il ne faudroit pas qu'un homme ſçavant & raiſonnable, choqué du faux de leurs raiſonnemens, entreprît de les contredire; tout ſeroit contre lui pour ces fades & ennuyeux diſcoureurs; il auroit beau dire, il ne gagneroit rien, ce ſeroit peine perdue; il ſeroit heureux de ne pas être mépriſé, bafoué, traité d'ignare : le *Goût du Siécle* décide pour les autres, & lui eſt abſolument défavorable.

Qu'en effet on fréquente ces Aſſemblées de prétendus gens d'eſprit; qu'on aille dans ces cercles où, dit-on, la politeſſe régne, le génie

génie brille, qu'y entend-on ? Des choſes, qui ſi elles ne révoltent pas, ennuyent au point que l'on voudroit être dehors auſſitôt qu'on y entre, ou n'y être point entré.

D'un côté, un jeune libertin, ſans ſcience, ſans acquit, fait les frais de la converſation aux dépens de la religion ; il fronde à tort à travers les choſes les plus ſacrées, les plus reſpectables ; on ne peut être doué de raiſon, & l'entendre ſans frémir ; il eſt cependant applaudi, on lui fait compliment d'avoir ſi bien ſçu mal parler ; on lui prodigue des éloges, tandis qu'il ne mérite que des châtimens : un homme ſenſé eſt ſurpris, & pourquoi donc ? Y a-t-il ſujet de l'être ? C'eſt le *Goût du Siécle.*

D'un autre côté, c'eſt un homme ſoumis à l'empire de paſſions auſſi brutales que honteuſes ; tout ce qu'il dit ſe reſſent de la corruption de ſon cœur ; ſes paroles ſont in-

ſectées du poiſon qu'il y a dans ſon ſein ; ſon haleine eſt venimeuſe, ſes diſcours ſont laſcifs, ſes geſtes ne le ſont pas moins ; il profére des mots qui devroient le couvrir de honte & de confuſion, & il n'en rougit point ; pas un ſeul Auditeur, filles, femmes, hommes, garçons, n'en eſt choqué ; au contraire, on l'écoute volontiers, on lui répond ſur le même ton, on l'engage à continuer ; les termes les plus expreſſifs ſont les mieux accueillis (*a*) ; ceſſe-t-il de

(*a*) On va me contredire, on aura raiſon ; & je n'aurai pas tort : comment cela peut-il ſe faire ? Comment concilier deux choſes auſſi contraires en apparence ? Un inſtant, & l'on va le voir.

Un aſſez bon nombre de filles, de femmes ſemblent trouver mauvais ces diſcours ; elles prient celui qui les tient de finir, mais de façon à lui faire connoître que cependant ils ne leur déplaiſent pas ; elles le grondent en riant : que ces ris prouvent-ils ? La peine, le méconten-

parler ainſi, un air morne ſe ré-pand ſur tous les viſages ; la con-verſation languit ; l'impureté en fai-ſoit le ſel : il faut, pour rendre la la gayeté, bannir la triſteſſe, re-commencer ſur nouveaux frais; ſans quoi il faut ſe ſéparer : voilà le *Goût du Siécle*

Dans cet endroit, c'eſt un Petit-Maître, qui pour tout bien n'a que les avantages corporels, il ſçait

---

tement les produiſent-ils? les ont-ils jamais pro-duits? Elles le traitent de poliſſon, & ſeroient mor-tifiées qu'il ne le fût pas : elles reſſemblent à celles qui refuſent d'accorder des faveurs qu'elles deſirent qu'on leur dérobe (j'ai remarqué dit un Philoſophe de nos jours, & c'eſt la pure vérité, que les refus de ſimagrée & d'agacerie ſont communes à preſque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles ſont les plus diſpoſées à ſe rendre) : de même elles n'écoutent jamais plus volontiers ces diſcours indécens, que lorſque *foiblement* elles ordonnent à celui qui les dit de ſe taire.

marcher, moucher, parler, rire avec grace; voilà toutes ses qualités, il se les connoît, & est rempli d'orgueil; il se croit un Phénix; mais si comme le Paon il a du beau, aussi comme lui a-t-il du laid: jusques-là c'est un bel animal, mais est il-homme? Attendez, il va parler, nous l'allons connoître: quelle surprise! Ce n'est qu'un automate qui rend par habitude quelques sons qui ne signifient rien, & qu'il n'entend pas lui-même, ses discours sont, ou de fades complimens cent fois recommencés, ou des louanges données au moindre propos & à tout hazard. C'est un pédant qui fait métier & marchandise de nouvelles, fausses ou vraies, qu'il n'entend pas bien, & qu'il répéte encore plus mal; en invente-t-il, il se contredit cent fois en les racontant. On leur auroit autrefois ri au nez: que la mode a changé!

Aujourd'hui l'on prête attention ; & l'attention la plus grande à ce qu'ils disent ; ces riens qui auroient autrefois ennuyé, amusent aujourd'hui : c'est le *Goût du Siécle*.

Ici, c'est une Coquette qui n'a des yeux que pour elle, qui se croit un chef-d'œuvre, son minois, sa taille, tout elle-même est son Dieu ; de quoi parle-t-elle ? De coëffures, de robes, de falbalas, de dentelles, de rouge, de mouches, d'étoffes ; sa toilette enfin est la seule chose sur le tapis.

Là, c'est une femme qui n'a d'autre occupation que de médire & de calomnier ; elle croit n'avoir rien dit de bon si elle n'a fait connoître les défauts de son prochain : une critique aigre, mordante, diffamante des mœurs, de la conduite, des fautes quelquefois supposées & toujours augmentées ; c'est en quoi elle excelle : loue-t-elle quelques bonnes qualités re-

connues de tous ceux de la compagnie, ce n'eſt que pour mieux parvenir à ſes fins; le ton railleur, les mais, les ſi, &c. qui accompagnent ou ſuivent la louange, font plus de mal que l'éloge ne peut faire de bien. C'eſt une perſonne du ſéxe, qui s'ingére de parler de choſes qui ne la concernent pas; qui ſoutient opiniâtrément un ſentiment qu'elle ne connoît que de nom; qui eſt d'un parti ſans ſçavoir s'il a droit ou tort; qui cite des Auteurs qu'elle n'a jamais lus; qui s'érige en caſuiſte; qui oppoſe ſa déciſion à celle de l'Egliſe; qui enflée d'un ſçavoir qu'elle ſe croit avoir, & que réellement elle n'a pas, s'imagine avoir un eſprit & des connoiſſances ſupérieures à tout: autrefois on auroit mépriſé l'une, fui les autres; on les recherche aujourd'hui, ce ſont des femmes aimables, pleines d'eſprit; le *Goût du Siécle* les autoriſe.

Je ne parlerai pas de celles (& combien d'hommes leur ressemblent!) qui en compagnie sont occupées sérieusement à faire l'éloge de leur petit chien ou de leur petite chatte, ces petits animaux chéris ont mille tours, mille ruses, mille adresses; leurs motifs, leurs desseins, leurs moyens, tout est admirable, rien de mieux imaginé, de plus judicieux. On ne tarit point sur leurs traits de prudence. Ce sont les plus jolies créatures, les petite bêtes les plus spirituelles du monde (*a*) : il y a long-

---

(*a*) Je connois un homme qui pousse la folie plus loin, ce sont les meilleurs Philosophes du monde ; un chien, un chat, un porc, un mouton, &c. ce sont là proprement les animaux raisonnables : il admet chez les animaux un jugement plus solide, un raisonnement plus sensé, une perception plus vive, des connoissances supérieures à l'homme ; il prétend que les animaux raisonnent, preuve qu'il ne raisonne pas lui-même.

temps que c'est à la mode.

Ce que j'ai dit du parler peut & doit s'appliquer aux écrits. Il est de quatre sortes d'Ecrivains ; d'impies, de libertins, de critiques, & de froids : tous écrivent selon ce qu'ils sont, comme les autres parlent ; ils disent plus au long ce que les autres ne font pour ainsi dire que toucher ; ils le disent aussi mal qu'eux ; leur portrait est donc fait : sentiment, but, passions, esprit, cœur, langage, tout est de même. Vous avez vu le *Goût du Siécle* par rapport à la pensée, au parler, aux écrits ; il faut vous faire voir quel il est quant au reste.

La Religion, ce semble, devroit être indépendante du goût, c'étoit ainsi autrefois ; ce n'est plus aujourd'hui : que dis-je ? Il n'en est plus, le goût l'a bannie : on s'acquitte encore de quelques devoirs extérieurs qu'elle impose ; j'en conviens, mais on s'en acquitte de façon à

faire connoître que ce n'est que par habitude, bienséance : on fréquent encore les Eglises quelquefois; mais de quoi s'y occupe-t-on? Le dirai-je? oui, je fais profession de dire la vérité, d'abominations : la maison du Seigneur est une maison de prières, & l'on y va, ou pour lui dérober les hommages qui lui sont dûs, ou pour les rendre à d'autres; on y fait des parties de plaisir, on y tient des conversations frivoles, ne ménageons pas, impudiques même; on s'y donne des rendez-vous; on salue l'un, on sourit à l'autre, on examine depuis le premier jusqu'au dernier; on y forme des desseins criminels, on y cherche les moyens de les exécuter; on y va comme aux spectacles, pour voir & être vu, pour aimer & être aimé; & sans le grand nombre de témoins, parmi lesquels ils s'en trouve de moins impies, de moins libertins qu'eux, ils y con-

ſommeroient peut-être le crime.

Croire ce que l'Egliſe nous enſeigne, c'eſt être ſimple : ajouter foi à ce qu'elle nous dit touchant ſes Dogmes, ſes Myſtères, c'eſt du vieux temps : le *Goût du Siécle* en a autrement décidé, on ne croit plus rien ; en fait de Religion le Pirrhoniſme a lieu, chacun ſe fait une Religion à ſa mode, on eſt à ſon gré Déiſte, Matérialiſte, Nihiliſte (*a*), on adopte la Réformée ou la Naturelle, la Mahometanne ou une autre, quelle qu'elle ſoit, ſelon qu'elle favoriſe plus ou moins nos caprices : on l'adopte, dis-je, mais bien entendu qu'on rejette encore tout ce qui ne nous

---

(*a*) Ce dernier terme eſt je crois le ſeul qui convienne à tous nos prétendus eſprits-forts ; car que ſont-ils ? rien. Que diſent-ils ? rien. Ils ne raiſonnent en rien. Je les trouve très-Nihiliſtes.

plaît pas, tout ce qui ne convient pas à notre humeur, tout ce qui ne s'accorde pas avec notre tempérament : on croit un Dieu, on reconnoît qu'il est notre Créateur, c'est à quoi se bornent tous les hommages qu'on lui rend, on s'imagine encore beaucoup faire. Pour contenir les Peuples dans le devoir, il faut les entretenir dans leur sotte crédulité, ils se désabuseroient si au moins à l'extérieur on ne paroissoit professer la même Religion qu'eux, raison simple pour assister quelquefois à leurs sacrifices, à leurs exercices de piété, au fond on s'en moque, il n'est rien à dire : c'est le *Goût du Siécle*

Les Prêtres devroient bruler du desir du salut des ames, toujours être occupés à les retirer du chemin de la perdition, à les conduire dans celui qui méne à la vie ; ils devroient, ils n'ont du bien que pour cela, toujours prier; le pré-

cepte qu'en fait l'Apôtre est pour tous, mais spécialement pour eux : pour toucher les usufruits d'un état, il faut en remplir les obligations, celles de vaquer aux fonctions du Ministère, sont pour eux indispensables, leur état ne leur permet pas de vivre en séculiers; mais tout ce qu'ils devroient faire, ils ne le font pas : le *Goût du Siècle* a prévalu. Ils montent à l'Autel le matin, vont le soir aux Spectacles; c'est un temps perdu pour eux que celui qu'ils mettent à dire leur Bréviaire, & ils comptent pour bien employé celui qu'ils passent en la compagnie des mondains, ils dissipent un revenu, dont le surplus de ce qu'il leur faut pour le nécessaire, est aux pauvres, en folles dépenses, en débauches ; il n'est point de belles parties sans eux; aux promenades, ils sont la compagnie ordinaire d'un sexe qu'ils devroient éviter & ne voir qu'où ils sont obligés par état :



leur patrie eſt le Ciel, ils ſont toujours ſur la terre; leur maiſon eſt l'Egliſe, à peine les y voit-on. Encore une fois, taiſons-nous; c'eſt le *Goût du Siécle*.

Les Religieux ſe conduiſent-ils mieux? l'on en va juger, on pourra décider après ce que je vais dire: je ne prétens pas les détruire; mais auſſi ne veux-je pas taire les abus qui ſe trouvent chez eux; il ne faut pas les perdre, il ne faut pas les flatter; gardons donc un milieu.

Quel eſt en général l'Inſtitut des Religieux? voici la queſtion, quelle eſt la réponſe? Je hazarde à la donner; il eſt contraire à leur façon de vivre. Le recueillement, la retraite, la prière, le travail des mains, la mortification, voilà ce qu'ils doivent obſerver; ce qu'ils n'obſervent pas.

Combien en effet ſont-ils diſſipés? ils ne devroient pas ſortir de chez eux; & on les trouve partout: ce

doit être des reclus, c'eſt-à-dire, des renfermés; combien peu le ſont-ils? des ſolitaires, & ils ne ſe trouvent jamais mieux qu'en compagnie : la diſſipation a pris la place de la retraite.

La prière eſt chez eux un ouvrage à la tâche, ils ne ſont pas plutôt entrés au Chœur qu'ils voudroient en être ſortis; bien peu trouvent l'Office court, la plupart n'en diroient point s'il leur étoit permis. Ne croiroit-on pas qu'ils ont à terminer des affaires de la déciſion deſquelles dépend le bonheur ou le malheur du genre humain, le ſalut de la Patrie.

Le travail des mains eſt une choſe qui leur eſt abſolument inconnue : l'on vouloit chez les premiers Religieux, que la nourriture ne fût priſe que pour rendre au corps les forces qu'il avoit perdues par le travail & la fatigue, & l'on vouloit que la force que donnoit

cette nourriture ne ſervît qu'à rendre la terre fertile on lui rendoit ce qu'elle donnoit : que cet Inſtitut étoit ſage ! le corps ſans être exténué, n'avoit point aſſez de force pour que les paſſions ſe fiſſent ſentir avec violence ; un homme fatigué penſe au repos & non au plaiſir. Bien loin que cela ſoit obſervé, combien peu, non pas travaillent des mains, mais travaillent de l'eſprit ? ils prêchent, mais ils n'ont pas pour cela beſoin de beaucoup travailler, il eſt des copiſtes & à bon marché ; ce ſeul talent les fait vivre à leur aiſe : preuve convaincante du peu de peine que ſe donnent nos Prédicateurs.

La mortification, la connoiſſent-ils ? eux qui ne cherchent que leurs plaiſirs, qui n'ont en vue que leur ſatisfaction : pouvant manger d'un bon morceau, le refuſent-ils ? ce n'eſt pas aſſez dire, ne tâchent-ils pas de ſe le procurer ? ne ſont-ils

pas ſur le choix des choſes auſſi délicats que les plus ſenſuels ? quelle mortification ! ils ont toutes leurs aiſes, le Public les leur a fournies, leur fournit tous les jours ; un air hypocrite, un ton plaintif attire les charités du Peuple : ce Peuple naturellement compatiſſant & crédule donne ; donneroit-il, s'il ſçavoit ne nourrir qu'une troupe de fainéans ?

On voit combien modérément j'en parle ; ils m'en voudront peut-être encore : qu'ils auront tort ! je ne les haïs point, j'en donne des preuves : vous nous décréditez, me diront-ils. Y penſez-vous ? ai-je à leur répondre : ah ! dites donc, nous nous décréditons, ce ſera bien dit. Quoi, vous chez qui doit régner l'ordre, la douceur, la paix & l'union, vous vous déchirez ; vous vous haïſſez, vous vous faites la guerre, intérieure, extérieure, tout eſt en déſordre, on ne voit

chez vous qu'esprit de parti, que cabales, que disputes, que querelles, que procès! au moins que ne les terminez-vous entre vous, sans vous donner en spectacle, sans vous faire connoître pour des gens indignes du bien que l'on vous a fait, que l'on vous fait tous les jours. Faut-il que des Procureurs s'engraissent des charités du Public? Quoi! dans un état méprisant, humble, l'ambition vous talonne d'assez près pour troubler le repos de vos frères! ces frères oubliant ce qu'exige la charité chrétienne, ou ne l'ayant jamais sçu, soutiennent leur droit en vous décriant, en détruisant votre réputation! quel de vous deux agit le mieux? L'esprit de vertige vous conduit les uns & les autres; vous avez, comme bien d'autres, abandonné l'esprit de religion, celui de votre état; dans le monde on ne voit qu'orgueil, que pédantisme, que

vengeance, que débats, que procès, que transgression des devoirs les plus essentiels ; c'est chez vous de même : & pourquoi cela ne seroit-il pas ? le *Goût du Siécle* est le vôtre.

La vertu faisoit autrefois la noblesse ; les titres consistoient dans le mérite de la personne ; les grandes actions rendoient digne des premieres places, les services qu'on rendoit à la Patrie étoient autant de degrés par où l'on montoit aux premiers postes ; un vil intérêt ne guidoit point ; on n'écoutoit la voix que de l'honneur & de la gloire ; l'habileté des uns dans les affaires, fruit d'un travail infatigable ; la prudente valeur des autres, leur méritoient la faveur du Prince : qu'il étoit heureux pour lui de n'avoir à accorder des graces qu'à des gens qui les avoient gagnées à la sueur de leur front, au péril de leur vie ! C'est tout le contraire aujourd'hui, la

noblesse consiste en un vieux parchemin qu'à peine on peut lire : comment osent-ils produire ces preuves de la vertu de leurs pères, en ayant si peu ? Comment peuvent-ils prétendre jouir des qualités, des titres de leurs ancêtres, en suivant si peu leurs traces ? Ces qualités, ces titres sont la récompense de la vertu, de l'honneur, de la valeur & de la probité ; quel droit y ont-ils ? Quelle est l'origine des grands noms qu'ils ont hérités de leurs pères ? Ne devroient-ils pas rougir de les porter & de ne leur point ressembler ; ce dont ils se parent devroit les couvrir de honte : qu'ils cessent de s'attribuer ce qui ne leur appartient pas, leurs pères étoient nobles, mais ils ne le sont pas (*a*) ; la vertu étoit le

---

(*a*) Je ne trouve rien de plus juste que ce raisonnement de la Bruyere dans ses Caractères ;

premiers, *le vice eſt*
conds ; les *premiers*
es, les ſeconds ſont
s ; l'ennemi trembloit
emiers, ſe rit des ſe-
ure des premiers étoit
g & la pouſſiere dont
ombat ils étoient cou-
nt la beauté de leurs
econds ſont ambrés,
ſont autant de paſtil-
putent aux plus fières
leur toilette eſt auſſi
celle de ces femmes.
moit chez les Egyp-
corps morts, ils ſont
baument tout vivans :
iquent-ils ? ce n'eſt
ir ranger une armée
faire un ſiége, battre

vertu, elle ſe perd par tout
vertueux : & ſi elle n'eſt pas
de choſe.

l'ennemi, c'eſt de quoi ils s'embarraſſent le moins; mais c'eſt d'être un fin gourmet, de ſe connoître aux viandes, de donner un repas délicat, élégant, de mener un cabriolet avec grace, de ſçavoir conter fleurettes, ils ſe font autant d'honneur de ſçavoir dépecer avec dextérité, délicateſſe, un morceau de gibier ou de volaille, que s'ils avoient gagné une bataille, remporté une victoire complette. Ils ſe font gloire d'avoir abuſé, trompé vingt femmes: les plaiſirs) & quels plaiſirs!) leur tiennent lieu de devoirs; mais après tout, je n'y penſe pas, pourquoi tant me récrier? c'eſt le *Goût du Siécle*.

La bonne foi ne régne plus dans le Commerce, on trompe, on eſt trompé; les faux poids, les fauſſes meſures ont cours. Un Marchand, en vous vendant des choſes abſolument mauvaiſes, jure par ſa conſcience qu'il ne peut y en avoir

de meilleures. Il faut, si vous voulez n'être pas trompé, dupé, diminuer de moitié sur son prix : on ne veut que fraude, que fourberie. Ne blâmons point, c'est le *Goût du Siécle*.

Modestie, *décence*, on ignore & ces noms & ce qu'ils signifient, c'étoit bon dans l'ancien temps, les femmes étoient assez sottes pour ne pas montrer ce qu'aujourd'hui l'on est las de voir : » Une femme est-» elle donc faite pour être voilée ? » Ceux qui l'ont dit ont déraison-» né ; faut-il que tout le corps soit » dans un sac, ou montre à peine » la tête ? Est-ce sensé ! Est-il quel-» que chose de beau qu'on ne doive » montrer (*a*) ? Voilà comme par-

(*a*) J'ai vu une femme aller plus loin, & après m'avoir dit que toutes celles de son séxe n'avoient une gorge (c'est ainsi que par adoucissement, ou plutôt par corruption, on nomme

lent les femmes de ce temps ; ce qui devroit les rendre honteuſes, eſt ce dont elles ſe font gloire, il n'eſt plus de diſtinction entre celles qui prétendent paſſer pour honnêtes femmes & celles que la proſtitution fait vivre, les unes & les autres manquent de pudeur & de modeſtie ; l'indécence, la hardieſſe font le partage des unes & des autres ; toutes font des avances ; la ſeule différence qu'il y ait entr'elles c'eſt que les unes demandent ouvertement ce que les autres ne font que paroître deſirer : mais les

---

le ſein ou les mammelles d'une femme) que pour l'expoſer à la vue, me demander à quel autre uſage je croyois cette gorge ; faire ma réponſe l'auroit choquée, je n'en fis point, & par là je la contentai ; elle crut m'avoir forcé de convenir avec elle qu'elles devoient montrer leur ſein : ſi je me tus, ce ne fut pas ſans peine, je fus plus d'une fois prêt à lui demander pourquoi une Vache avoit des pis.

actions ne valent-elles pas les paroles? la manière d'agir ne suffit-elle pas? c'est un langage muet, qui se fait aussi-bien entendre que le discours le plus clair : que dis-je? elles ne s'en tiennent pas à la manière d'agir; mots libres, paroles indécentes, discours lascifs, entretiens impudiques, voilà tout ce que leur bouche profére : faut-il d'autres preuves de la corruption de leur cœur? peuvent-elles se vanter d'être sages? doit-on les en croire lorsqu'elles l'affirment? veulent-elles mêmes être crues? que de raison d'en douter, de tenir même le contraire pour certain! le libertinage est du *Goût du Siécle*, & le *Goût du Siécle* est ce sur quoi les femmes reglent leurs actions.

Elles ont commencé par laisser voir un peu leur gorge, à présent elles sont à moitié découvertes (*a*),

(*a*) Aux Maldives les femmes bien éloignées

bientôt elles iront toutes nûes. La présence d'un Dieu ne les fait pas mettre plus décemment, leurs habits sont aussi immodestes à l'Eglise qu'à la Comédie, aux pieds des Autels qu'aux Spectacles; autrefois, cela auroit révolté, on l'auroit traité d'abominations: qu'on en est éloigné aujourd'hui! je soutiens même que cela plaît; cela n'est point étrange, c'est le *Goût du Siècle.*

Elles ne connoissent ni piété, ni dévotion (c'est pourtant le séxe dévot): elles ne vont dans nos Temples passer de temps-en-temps au plus une demi-heure que par bienséance, & peut-être des vues plus criminelles les y conduisent-elles; assistent-elles au Sermon,

de penser comme les nôtres, cachent leurs mammelles aussi soigneusement que leurs parties honteuses; elles croyent que les nommer est une chose lascive & deshonnête.

c'eſt, ou pour critiquer le Prédicateur (*a*), ou pour jouir de la ſatisfaction d'entendre un homme qui s'énonce avec grace; pour elles c'eſt un acteur: ce n'eſt pas ce qu'il dit, mais la manière dont il dit, qu'elles cherchent.

Autrefois le naturel & la ſimplicité relevoient la beauté, aujourd'hui c'eſt un viſage parfait qu'un viſage plâtré; autrefois les femmes ſe montroient telles qu'elles étoient, on ne les voit plus aujourd'hui qu'en maſque; la paleur des unes plaiſoit autant que la couleur des autres, il n'eſt plus aujourd'hui de diſtinction; toutes indifféremment mettent du blanc, du rouge; rien de

(*a*) J'en ai vu n'aſſiſter au Sermon que pour faire manquer le Prédicateur; & à cet effet poſtées vis-à-vis de la Chaire, & miſes en Actrices, cauſer & rire aſſez haut pour troubler tout l'Auditoire.

ce que vous leur voyez n'eſt comme il devroit être ; le teint, les cheveux, la couleur, les ſourcils, &c. tout eſt emprunté ; elles affectent de plaire & ſe rendent mépriſables ; avec toutes ces couleurs & ce viſage poſtiche elles ſe croyent belles, & elles ſont laides à faire peur(*a*) ;elles cherchent à avoir des adorateurs, & elles agiſſent de façon à les faire fuir : que dis-je ? je me trompe, les hommes infatués du *Goût du Siécle*, les trouvent on ne peut pas plus jolies. L'effronterie, c'eſt chez elles une noble fierté : ces yeux qui ſortent preſque de la tête, ce ſont des yeux vifs : cet œil paſſionné, &

(*a*) Je ſuis perſuadé que toute femme qui ſe pommade, ſe farde le viſage, eſt laide : ſi elle étoit belle, ſe défigureroit-elle ainſi ? cacheroit-elle la beauté ſous un laid maſque ? Auſſi ne me tromperont-elles jamais.

qui ſemble ne s'ouvrir que pour quêter des cœurs & des corps, paſſe pour un œil doux : d'ailleurs des hommes guidés, conduits par la paſſion, font-ils quelqu'attention au viſage! c'eſt une femme, cela ſuffit pour eux. Ah! que... qu'allois-je dire? gardons le ſilence, c'eſt le *Goût du Siécle.*

Je ne prétendois que badiner, & je m'apperçois que mon ton eſt des plus ſérieux : peut-on faire autrement, Peut-on être chrétien, être honnête homme, être homme ſenſé? & ne reprendre qu'en folâtrant des impies, des inſenſés, des gens qui n'ont ni honneur, ni probité? Pour me mépriſer & ſe mocquer de moi, l'on donnera le nom de Sermon à cet Ouvrage, & à moi celui de Prédicateur : montez en chaire, me dira-t-on, c'eſt où l'on doit débiter des morales. Si ce raiſonnement me fait rougir, ce n'eſt que d'entendre

d'auſſi fades, d'auſſi ſottes raiſons; je ne ſuis point Prédicateur, & ne prétends point faire de ſermon; mais un Chrétien ne peut-il pas, ne doit-il pas même louer la vertu, s'élever contre le vice? Ne doit-il pas s'efforcer de faire aimer l'un, haïr & fuir l'autre? Qu'on ſeroit heureux de n'avoir point à le faire! N'eſt-il pas permis à un homme ſenſé de raiſonner? Si je montois en Chaire, ce ſeroit pour y lire les caractères de la Bruyère, ceux du Théophraſte moderne; voilà les ſermons que je prêcherois, combien peu viendroient m'écouter!

J'uſerai pourtant du badinage dans les choſes qui en pourront ſouffrir; par exemple, on ne peut que rire de la folie des modes, qui habillent les femmes tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, qui dans un temps les coëffent à la Lapin, dans autre à la Rhinocéros, enſuite à la Silhoüette, &c.

tout récemment enfin à la Grecque: quelle jolie coëffure que celle à la Grecque ! elle a dequoi captiver tous les cœurs; une femme coëffée à la Grecque, ah ! c'eſt un chef-d'œuvre, fût-elle achi-laide. Si elle ne les embellit pas, au moins les rend-elles méconnoiſſables ; aux preuves : j'y conſens ; je ne demande pas plus de grace que je n'en fais.

Cette mode à la Grecque vint en vogue à Paris dans le tems que pour quelques affaires j'en étois abſent, j'arrive & ſuis fort étonné de me voir ſalué par nombre de perſonnes que je croyois ne pas connoître ; las de recevoir tous ces ſaluts, j'entre chez moi riant à gorge déployée ; le monde, me diſois-je, eſt-il donc ici devenu fou ? Je n'ai jamais été tant ſalué, & jamais je n'ai moins vu de perſonnes de connoiſſance ; quand ceux-ci me verront, à quoi dois-je donc m'at-

tendre ? le lendemain je vais rendre, ſans le ſçavoir, viſite à une des Salueuſes de la veille, avant la coëffure miſe (c'eſt Mde de Moreze) ; après lui avoir tiré ma révérence, demandé des nouvelles de ſa ſanté, fait & dit enfin tout ce qu'on dit & fait en pareil cas, vous êtes, me dit Mde de Moreze, devenu bien fier & bien impoli en Province, pour le peu de temps que vous y avez reſté, vous n'avez pas mal mis à profit ce que vous avez vu faire aux plus groſſiers payſans ; je vous avoue que je ſuis fâchée, les ſaluts que je vous ai faits, non une fois, éxigeoient de vous que vous approchaſſiez pour nous donner de vos nouvelles ; en vérité je ne vous reconnois plus. Ce langage étoit une énigme pour moi, je reſtai ſans mot dire ; la confuſion, reprit-elle, que vous cauſe votre faute, fait que je vous la pardonne. Ce n'eſt point, lui re-

pliquai-je, la confusion qui me fait garder le silence, mais la surprise & l'étonnement ; vous en avez sûrement pris un autre pour moi, je vous réponds de ne vous avoir pas vue. Vous ne m'avez pas vu, reprit-elle ; osez-vous proférer ce mensonge sans rougir ? Me soutiendrez-vous que vous n'avez pas passé sur les Boulevards à cheval hier environ cinq heures du soir, accompagné du Comte de Molinbaut ? C'est vrai, lui repartis-je, j'y ai passé à l'heure & en la compagnie que vous dites ; mais c'est là tout au plus une preuve que vous m'avez vu. Sans doute, reprit-elle vivement, je vous ai vu, & salué, qui plus est, à plusieurs reprises, moi, la Marquise de Chenu, & la Baronne de Lethé ; vous nous avez regardées attentivement sans daigner nous donner un coup de chapeau. Malgré toutes ses raisons, je soutins opiniâtrément que je

je n'avois eu l'honneur de voir ni elle, ni les Dames de sa Compagnie. Je veux, me dit elle, avoir le plaisir de vous confondre devant ces Dames, ou de vous faire passer pour le menteur le plus hardi que l'on ait vu ; à cet effet, je vous retiens à dîner. Je l'accepte volontiers, Madame, lui dis je, & je ne sçais comment vous vous y prendrez pour l'un ou pour l'autre. J'étois connu pour un peu Philosophe, Mde de Moreze alloit se mettre à sa toilette ; en attendant l'heure du dîner, me servant de la liberté que pour ma Philosophie, l'on me laisse, j'allai me promener dans le jardin : combien d'autres auroient resté, & assisté à la toilette! L'heure de dîner arrive, quel étonnement pour moi de trouver dans la salle quelques-unes de mes Saleuses, au lieu des Dames que je m'attendois d'y voir! Surpris de cette Scène, je reste au milieu de

l'endroit, ſans avancer, ni reculer ; je crois que je ſerois encore dans le même état, ſi un éclat de rire qui échappa à ces Dames ne m'eût tiré de cette eſpéce de léthargie. Eh bien ! me dit Mde de Moreze, êtes-vous couvert de confuſion ? convenez donc de vos torts. Moi, Madame, repris-je auſſitôt, point du tout : ce dont je conviens, c'eſt que ſi vous étiez encore ſur les Boulevards, j'y paſſerois cent fois ſans vous reconnoître ; ſi j'ai ſoutenu que je ne vous avois point vu, j'ignorois qu'en mon abſence vous aviez trouvé le moyen de changer de viſage : or quand je revins vous en aviez un différent de celui que je vous avois vû en partant ; & ſi ce matin vous euſſiez eu le même qu'hier au ſoir, je ne vous aurois pas plus reconnu. Nous ſommes donc bien changées, reprit Mde de Moreze ? Oui, Madame, lui répondis-je, & à votre

désavantage : pourquoi donc vous défigurer ainsi ? Mais pourquoi, me dit la Marquise de Chenu , des hommes aussi clairvoyans que vous, ne se sont-ils pas apperçus de ce changement ? ne nous ont-ils pas blâmées ? C'est, Madame, lui repliquai-je , ou parce qu'il s'est fait sous leurs yeux , ou par manque de franchise ; pour moi qui fais profession de dire ce que je pense , je vous dis que le fard , que ce blanc , ce noir empruntés vous faisoient assez perdre d'agrémens, (*a*) sans une coëffure aussi laide : pardonnez , s'il vous plaît , si je m'ex-

(*a*) On n'est jamais bien que ce que véritablement on est. Que les femmes soient ce qu'elles doivent être , & comme elles doivent être, elles seront véritablement aimées ; ce n'est point elles que l'on recherche, c'est après le plaisir que l'on court ; & l'on ne les aime que pour satisfaire de honteuses passions.

plique ſi librement ; mais c'eſt parce que j'ai votre intérêt à cœur : il faut, ou que vos miroirs ſoient faux, ou que vos yeux vous trompent : examinez, ſans aucun égard pour la mode, laquelle des deux coëffures vous ſied le mieux, ou de celle que vous portiez lors de mon départ, ou de celle que vous avez à préſent. Je moraliſai beaucoup, je décriai le plus que je pus cette affreuſe coëffure, je ne gagnai rien ; ces Dames obſtinées à ſe rendre laides de plus en plus, me dirent que j'étois apparemment brouillé avec le bon goût, & ſe déciderent à ſe toujours (s'entend tant que la mode en dureroit, & qu'une peut-être plus bizarre encore & plus laide ne la détruiroit) coëffer à la Grecque ; mes raiſons ne furent point écoutées, le *Goût du Siécle* l'emporta.

Les modes, & non la raiſon ; la nouveauté, & non le bon ſens

conduisent les femmes : génies foibles ; elle se laissent aller au premier vent. Je ne désepére pas qu'un jour, lasses d'être échevelées, elles porteront un voile ; ennuyées d'exposer nud aux yeux un corps qui n'a rien de beau que ce que l'imagination & la passion de l'homme lui prêtent (*a*), elles mettront

(*a*) La modestie, la décence, voilà l'appanage de la femme : s'il en est qui en manquent, qui les bravent, fût-elle une seconde Vénus pour le visage, elle n'en est pas plus belle. Qui est-ce qui fait la beauté d'une femme ? Est-ce la seule figure ? Non, il faut une taille bien prise, des membres bien proportionnés, &c. Habillée, & habillée modestement, décemment, une femmes a ces qualités ; dépouillez-la de ses habits, vous la dépouillez de tout : ce sein, cette gorge qui vous paroît si belle, ne l'est plus quand elle est nue ; tout son corps est une masse informe de chair. Je suppose deux filles aussi jolies de visage, de même grandeur, aussi bien-faites, dont l'une aura la modestie, la décence

une guimpe ; dégoutées de l'indécence, elles ſeront modeſtes : elles ſeront pour lors autant eſtimables, eſtimées, qu'elles ſont mépriſables & mépriſées. Eſtimables, ai-je dit? je ſuis prêt à me retracter.

En effet, ce n'eſt point l'extérieur qui rend eſtimable, c'eſt le cœur, c'eſt l'eſprit, ce ſont les ſentimens qui font le mérite : elles ſeront modeſtes au dehors, mais le but ne ſera-t-il pas de ſurprendre les hommes par des apparences trompeuſes? Mais ne ſera t-il pas que voyant les hommes peu touchés

---

en partage ; & l'autre le *Goût du Siècle* : qui ne choiſiroit la premiere ? écoute-t-on les paſſions ? la modeſtie les aiguiſe : cherche-t-on le plaiſir ? la décence le rend plus vif : veut-on une femme ? quelle plus digne de l'être ! ne deſire-t-on qu'une maîtreſſe ? quelle autre mérite plus nos hommages : ſes appas ſont doubles ; on n'en voit guère faire ce dernier choix, c'eſt que d'ordinaire une fille modeſte eſt ſage.

de leurs attraits empruntés, peu pafſionnés, elles tâcheront d'amorcer, de picquer ſa cupidité, d'éveiller ſes paſſions, d'exciter ſes deſirs par la manière décente de ſe mettre? Ne ſera-t-il pas de tenter un nouveau moyen pour remettre en vogue le libertinage? Ne ſera-t-il pas au moins, de ſuivre ſans aucune réfléxion, ſans deſſein formé de ne plus donner lieu à la lubricité, à la débauche, ſans aucune intention de fuir le mal, de faire le bien, de ſuivre, dis-je, une nouvelle mode? N'a-t-on pas droit de le penſer? On conclut de ce qui ſe fait, à ce qui ſe peut faire.

J'allois oublier un article eſſentiel, c'eſt le mariage. Aujourd'hui comme autrefois, on ſe promet au pied des Autels une fidélité inviolable; on ſe jure, & de s'aimer toujours, & de n'en jamais aimer d'autres; mais la différence eſt, qu'autrefois on promettoit avec le

ferme propos de tenir, & qu'aujourd'hui ce n'eſt que pour la forme ; on ſe réſerve la liberté de violer ſes ſermens quand l'occaſion ſe préſentera. Combien même ne prennent un mari que pour pouvoir plus librement avoir des amans? on en épouſe un, pour pouvoir en avoir pluſieurs : c'eſt qu'autrefois un adultère (c'étoit ainſi qu'on les nommoit) étoit haï, mépriſé, baſoué, puni même de mort, & qu'ils ſont aujourd'hui tolérés, ſoufferts, applaudis : c'eſt qu'autrefois c'étoit un crime, & qu'aujourd'hui c'eſt galanterie : » c'eſt qu'autrefois, dit » la Bruyere, il étoit délicat de ſe » marier, c'étoit un long établiſſe- » ment, une affaire ſérieuſe & qui » méritoit qu'on y pensât ; l'on étoit » pendant toute ſa vie le mari de » ſa femme, bonne ou mauvaiſe : » même table, même demeure, » même lit : l'on n'en étoit point » quitte pour une penſion : avec des » enfans & un ménage complet,

» l'on n'avoit pas les apparences & » les délices du célibat », & qu'aujourd'hui on se marie sans penser & réfléchir à ce que l'on fait ; on ne choisit pas par raison, mais par passion : se marier, c'est un badinage ; c'est qu'aujourd'hui l'on s'engage sans examen, on se dégage sans scrupule ; on s'unit, & l'on se sépare aussi aisément. A-t-on même demeure, même table, au moins on n'a pas même lit : c'est qu'autrefois les femmes s'acquittoient de leurs devoirs : quel plus essentiel, quel plus indispensable pour des mères, que de nourrir leurs enfans ? c'est ce qu'elles faisoient autrefois, » mais au» jourd'hui non contentes d'avoir » cessé d'alaiter leurs enfans, elles » cessent d'en vouloir faire ; la con» séquence est naturelle. Dès que » l'état de mère est onéreux, on » trouve bientôt le moyen de s'en » délivrer tout-à-fait : on veut faire

» un ouvrage inutile, afin de le re-
» commencer toujours, & l'on
» tourne au préjudice de l'eſpéce
» l'attrait donné pour la multiplier;
» heureux encore les maris, ſi le
» temps qu'elles gagnent n'eſt pas
» deſtiné pour d'autres que pour
» eux. Ce ſont les propres paroles d'un Philoſophe de nos jours; qu'elles ſont judicieuſes! homme farouche & ſauvage, qui n'a point de maîtreſſes; femme idiote, peu ſociable & ſans mérite, qui n'a point de galans: celui qui prétendroit n'avoir épouſé une femme que pour lui ſeroit un fou; celle qui regarderoit comme un devoir indiſpenſable, & qui ſeroit ſcrupuleuſe à s'en acquitter, de n'accorder ſes faveurs qu'à ſon mari, ne ſeroit pas ſenſée. Voilà le *Goût du Siécle.*

L'éducation des enfans, choſe d'où dépend & le bonheur des familles, & celui même des états,

eſt abſolument négligée : que dis-je ? je me trompe, on leur en donne même encore une, mais elle n'eſt qu'un acceſſit à la vie libertine & débauchée qu'ils ménent dans la ſuite : on les accoutume dès leur plus tendre jeuneſſe à ne penſer ni aux devoirs de Religion, ni à ceux de leur état : on ne forme au bien ni leur eſprit, ni leur cœur : tout ce qu'on leur fait apprendre, c'eſt le ſeul art de plaire à un monde pervers, ce ſont les moyens de parvenir & d'obtenir dans ce monde des charges qui ne ſont données qu'à ceux qui ont mieux ſçu ſe conformer à ſon eſprit : les maximes de ce monde, voilà la régle qu'on leur donne à ſuivre. Leur donner des principes d'honnête-homme, leur inculquer que la probité eſt le plus eſſentiel de leurs devoirs ; leur faire ſentir que la vertu peut ſeule rendre l'homme heureux ; les accoutumer de bonne

heure à ne porter que le joug de la Raiſon, à ſecouer celui des paſſions, leur faire connoître quels maux elles cauſent, les habituer à être pieux, dévots envers Dieu, reſpectueux & ſoumis à leurs parens, un Sujet fidéle, un zélé patriote, un bon ami, un homme enfin; c'eſt ce qu'on faiſoit autrefois, ce qu'on ne fait plus (*a*) : un père ambitieux, une mère coquet-

(*a*) Si je paſſois outre ſans m'expliquer l'on ne tarderoit pas à me cenſurer, vous ne voulez, me diroit-on, que des Dévots, de bons enfans, de fidéles Sujets, &c. d'habitude; là-deſſus l'on s'étendroit, l'on me prouveroit, &c. Mais qu'on m'écoute, pourvu qu'on convienne des termes, & du ſens dans lequel on les prend, on n'a plus à diſputer. Or par *habituer* je n'entends rien autre choſe que rendre par des principes fondés & raiſonnables, par une éducation chrétienne, dévot, &c. mais ne ſera-ce qu'une habitude? Combien elle ſeroit heureuſe! qu'il ſeroit à deſirer qu'on la contractât!

te, des parens dissolus que peuvent-ils apprendre à des enfans confiés à leurs soins ? Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils aiment, ils suivent l'iniquité, & leur en montrent le chemin : ils chérissent le vice, & le leur font aimer ; cela ne me surprend pas : ce qui m'étonne, c'est de voir des gens qui se piquent de bien penser, d'être partisans de la vertu, de la probité, qui condamnent les maximes impies & corrompues du Monde ; je m'étonne, dis-je, de les voir ne pas mieux élever leurs enfans que les autres, leur donner d'aussi pernicieuses instructions ; faut-il si bien penser, pour si mal agir ! c'est le *Goût du Siécle*, me répondent-ils : & si je ne les éléve ainsi, si je ne suis la mode, jamais mes enfans ne parviendront, jamais ils ne posséderont de places : voilà leur excuse.

L'intérêt étoit dans les premiers

temps regardé comme une peste ; l'on s'imaginoit qu'où il régnoit l'on ne pouvoit être heureux & tranquille : il est aujourd'hui le premier & le principal mobile de tout ce qui se fait : il conclut des mariages, il éléve des enfans, il met celui-ci dans l'Etat Ecclésiastique, celui-là dans la Robbe ; il fait l'un Militaire, l'autre Financier ; il intente, ou fait pour mieux dire intenter des procès, & trop souvent les fait vuider, finir & terminer ; c'est lui qui fait accourir les Provinciaux à Paris, qui fait aller les Parisiens en Province ; c'est lui qui fait confier à l'Elément le moins constant, le plus dangereux, le plus traître, tout ce qu'on a de plus cher, ses biens, sa vie : sans lui les rues de Paris seroient moins fréquentées, les Grands auroient une cour moins nombreuse, le Clergé seroit moindre : c'est lui qui fait le bonheur de l'un, en en rendant

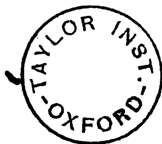
cent autres malheureux : c'eſt lui qui pour enrichir un enfant ſacrifie la liberté de ſes frères, confine ſes ſœurs dans des Monaſteres, ſans conſulter ſi les uns ou les autres ont de la vocation. Pauvres victimes ! que je vous plains ! que n'êtes-vous nées dans ces ſiécles où la volonté ſeule plaçoit dans des cloîtres, où l'on n'employoit ni la force ni la contrainte pour vous faire embraſſer un état qui vous répugne : les Monaſteres ſeroient moins remplis ; eh bien, qu'importe ? je veux même qu'il n'y en auroit point ; cela ne vaudroit-il pas mieux, que d'en avoir pleins de perſonnes qui regrettent une liberté qu'on leur a enlevée ; qui maudiſſent & leurs barbares parens, & l'uſage non moins tyrannique qui les a autoriſés ? Ceſt cependant la ſeule reſſource que trouve un pere de famille chargé d'un grand nom-

bre d'enfans, dans ces Monaſteres, qui fait qu'un de nos Auteurs modernes, que d'ailleurs j'eſtime beaucoup (*a*), avance que leur conſervation eſt néceſſaire : quelle raiſon ! un homme ſenſé a-t-il pu lâcher quelque choſe d'auſſi abſurde, d'auſſi irraiſonnable ! à Dieu ne plaiſe que je deſire leur deſtruction, mais je voudrois QU'UN CHOIX RAISONNABLE Y PLACAT SANS CONTRAINTE, CELUI QUI DANS UN AGE MUR, SE SENTIROIT DE LA VOCATION. Mais j'ai blâmé cet Auteur, je ne le devois pas : car qu'a-t-il fait ? Que parler, que raiſonner (& c'eſt rarement que cela lui arrive) ſelon le *Goût du Siécle*.

Il me reſteroit à parler du Peuple ; mais à quoi bon nous amuſer ?

(*a*) Le Marquis de Caraccioli dons ſon Univers énigmatique.

ſinge



ſinge des grands il marche ſur leurs traces ; & s'il ne reſſemble pas encore parfaitement à ceux qu'il s'efforce d'imiter, ce n'eſt pas faute de bonne volonté ; mais le moyen lui manque : il a encore un reſte de religion, mais fort mal entendu ; il ſe croit tout permis pourvu qu'il accompliſſe quelque point de la Loi, comme ſi l'obéiſſance à un commandement, nous diſpenſoit d'obéir à l'autre. Pour avoir rempli une des obligations que nous impoſe la Loi Evangélique, en eſt-on moins tranſgreſſeur d'une autre ; pour ne pas dire tranſgreſſeur de la Loi entiére, puiſque qui manque en un point eſt coupable en tout ? ne punit-on de mort que les voleurs qui ont tué ? Dieu, dit-on, connoît notre foibleſſe, il n'eſt point un tyran, pourquoi nous puniroit-il ? Ce ſeroit donc de nous avoir fait impuiſſant pour le bien, puiſſant pour le mal ? Raiſonnement

impie & qui prouve aſſez leur ignorance : qu'il me feroit aiſé d'y répondre ! mais voudroit-on m'entendre ? ſouffriroit-on que j'inſtruiſiſſe, que je déſabuſaſſe & de cette erreur & de bien d'autres que le vice ſeul a ſemées ? je n'en crois rien : entier dans ſes ſentimens, tel ignare que ſoit un homme, telles bonnes que ſoient mes raiſons, il ne ſe rendra pas ; il croit mieux penſer qu'aucun autre : nombre de gens auſſi peu inſtruits que lui ſont du même ſentiment, c'en eſt aſſez pour qu'il n'en démorde pas : aveuglement déplorable, & trop ſouvent volontaire.

J'ai dit que le Peuple avoit encore un reſte de Religion, c'eſt trop général, & j'en rabats. Dans ce Peuple, il en eſt d'impies, & un grand nombre. Combien en eſt-il en effet à qui il ne manque qu'un peu plus d'étendue de génie, d'ouverture d'eſprit, pour décrier la

Religion, ſe mocquer de ſes Myſtéres, tourner en dériſion ſes cérémonies; pour parler en un mot & écrire comme le Marquis d'Argens, pour blaſphémer comme lui les choſes qu'ils n'entendent pas, pour avancer des choſes ſans preuves & ſans fondement! D'ailleurs ne ſont-ils pas diſſipés à l'Egliſe, inattentifs aux SaintsSacrifices? rire, badiner, n'eſt-ce pas leur occupation dans le lieu Saint? aſſiſtent-ils plus ſouvent aux exercices de piété? & quand ils y aſſiſtent, y ſont-ils plus recueillis, plus modeſtes? Je ne demande pas s'ils y font des prieres ferventes, mais ſimplement s'ils y font la plus courte priere? Mais n'ont-ils pas droit d'agir ainſi? ils ont des modéles, & les ſuivent; ce fut toujours le *Gout du Siécle*.

On croyoit autrefois n'avoir rien de plus cher que la réputation, on ſe donnoit mille peines pour en ac-

quérir une bonne, on remplissoit pour cela fort exactement les devoirs de son état, on observoit scrupuleusement les Loix; on avoit des mœurs pures: qu'on étoit bon de faire tant de chemin, & un si difficile! De nos jours celui que l'on tient pour avoir cette réputation est bien plus courte & bien plus facile; ni la pureté des mœurs, ni l'observance des Loix, ni l'acquit de ses devoirs n'est nécessaire: que faut-il donc? de l'argent: avez-vous de bons coffres remplis de ce métal frappé au coin du Prince, cela suffit: plus vous êtes riche, & plus vous avez de mérite, d'esprit, de talens: sans argent, vous n'êtes rien: c'est un homme, se dit-on, qui jouit de deux cent mille écus de revenu annuel, & c'est tout dire: la sagesse, la vertu, la science & la probité habitent-elles (ce qui arrive souvent) une chaumiere, on n'en fait aucun cas: c'est à la maison, à la dépen-

ſe, aux habits, aux équipages, à la livrée qu'on regarde, ayez un habit galonné, des domeſtiques à votre ſuite, chacun ſe range, tous les yeux ſont fixés ſur vous : ayez tout ce qui peut faire un homme, un homme ſçavant, un honnête homme, & ſoyez avec cela couvert d'un habit ſimple, l'on ne vous regarde point : les Anciens diſoient que la vertu (*a*) & non les richeſſes faiſoit honneur, & même il étoit paſſé en proverbe que *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* ; il faut aujourd'hui tourner la phraſe, *ceinture dorée vaut mieux*, (ou au moins eſt-elle plus eſtimée) que *bonne renommée* : que nos Financiers ont d'obligations au *Gout du Siécle* !

Ecoutant la voix de la Nature,

(*a*) Virtus honorem parit à pecuniâ. Robert Bellarm. part. I. Conc. 4. de Epiph. circa med.

on ſuivoit le droit commun, on ſe régloit ſur lui; aujourd'hui le droit privé, l'uſurpation eſt ce ſur quoi on s'autoriſe, la malice, la force, la puiſſance, l'autorité, &c. voilà le droit : c'eſt injuſte, ſe ſeroit-on récrié dans les Siécles précédens? L'on n'y penſe point aujourd'hui : c'eſt le *Gout du Siécle.*

Sans procédure, ſans Avocats, ſans Procureurs, ſans ſollicitation, ſans protection, ſans préſens & ſans frais, le même jour, la même Séance voyoit autrefois commencer, diſcuter par les Parties intéreſſées, juger & finir la choſe en litige; la bonté de la cauſe l'emportoit; un récit ſimple, mais circonſtancié, ſans tous les détours de la chicane, ſuffiſoit : que les temps ont changé! Il faut à préſent un Avocat, un Procureur, de puiſſantes protections, des ſommes immenſes pour ſoutenir un droit légitime, de juſtes prétentions;

pour enfin entreprendre un procès que l'on traîne en longueur le plus qu'il est possible ; vous vous ruinez pour avoir votre bien, & souvent après avoir donné à la Justice celui que vous possédiez, êtes-vous encore obligé de laisser entre les mains des Ravisseurs & des Usurpateurs celui dont la jouissance & la possession vous étoient dues; la chicane change les choses de nature, vous avez droit, elle vous fait avoir torr : elle obscurcit ce qu'il y a de plus clair ; elle rend le noir blanc & le blanc noir ; avec elle l'évidence cesse de l'être. Mes raisons, dites-vous, sont bonnes, convaincantes ; voici des titres en vertu desquels la chose m'appartient, c'est fort bien, mais avant & pardessus tout avez-vous de l'argent ? Pas beaucoup. Hé bien, votre affaire est en mauvais train. Mon affaire ne demande qu'un simple exposé ; la chicane n'y trouveroit pas son com-

pte, il faut des plaidoyers en régle ; un ſimple expoſé ne feroit pas la fortune des Avocats & des Procureurs. L'équité de ma cauſe ſaute aux yeux : ſans argent ils ſeront fermés. La Juſtice doit ſe rendre pour elle-même, & non pour l'argent & les préſens (*a*), ce n'eſt plus la mode. Ma cauſe eſt du reſſort de la Juſtice Eccléſiaſtique, cela n'y fait point, elle eſt intéreſſée ainſi que la ſéculiere. C'eſt un abus criant : taiſez-vous, appellez-vous abus ce qui eſt ſelon le *Gout du Siécle ?*

L'amitié, amitié vraie, ſincere, conſtante, & le *Gout du Siécle* ſont deux contraires. Je trouverai ſans doute des contradicteurs ; mais en ſi petit nombre que je m'en mets peu en peine ; d'ailleurs quelle foi

(*a*) Juſtitia nihil expetit præmii, nihil pretii, ſed per ſe expetitur. *Cicer. Lib. I. de Legib. poſt d. N°. 48.*

ajouter à leur assertion, ils sont les plus mauvais amis du monde ; le desir seul de passer pour en être de bons, les fait soutenir ce parti ; qu'on les examine de près, on verra que j'ai raison.

J'avoue cependant que je décide un peu hardiment : mais qui, connoissant les choses à fond, en jugeant sainement, ne décideroit pas de même ? Combien de discordance entre les esprits, de différence dans les sentimens, de diversité dans les intérêts, de volontés dissemblables ! & cependant l'Amitié n'est qu'une unanimité, une convenance, une ressemblance d'esprits, de sentimens, d'intérêts, de volontés : chacun se croit supérieur en tout à son ami, on veut toujours l'emporter, être le maître ; & cependant l'amitié veut l'égalité. Combien de réserves n'a-t-on pas, tandis que l'amitié exige la confiance ! L'on a des secrets pour ses

amis, tandis qu'on devroit ne leur rien céler ! L'on devroit le garder à un ami ce secret, & l'on le révéle, & l'on le publie partout : on devroit l'assister dans ses besoins, de ses conseils & de ses biens, & on l'abandonne dès-lors que le Prince le disgracie, que la fortune lui tourne le dos, que son crédit est diminué, que son autorité est perdue : on doit aimer un ami par rapport à lui-même, on l'aime par rapport à soi : on ne doit faire qu'un, & l'on est deux : on doit se sacrifier pour lui, & on lui fait payer chérement les plus légers services. L'amitié de nos jours est méfiante, inconstante, intéressée, mercenaire, orgueilleuse & perfide : on doit aimer par raison : on se nomme ami par coutume. A quoi sert de blâmer ? Peut-être connoissoit-on mal autrefois ce que c'est qu'amitié ; les connoissances sont accrues, on sçait mieux ap-

609

précier les choses ; & d'ailleurs une raison contre laquelle on ne peut aller, c'est le *Gout du Siécle.*

Un Auteur mettoit autrefois toute son étude à se faire entendre, un style clair, aisé, naturel & coulant étoit de l'ancien goût, & l'on disoit encore il y a une trentaine d'années des Essais de Politique & de Morale du Chevalier Bâcon : » Tout y paroît si raison-» nable, que chacun croit penser » de lui-même ce qu'il trouve ex-» primé dans son Auteur. » Que le nouveau goût est différent ! Pensées affectées, mots recherchés, sens obscur & forcé, antiphrases, périphrases, style brillant & superficiel. Si un Auteur n'a pas tout cela, il ne sçait point écrire. » Quoi, ce n'est que cela qu'il vou-» loit nous dire ! qu'y a-t-il que » nous ne sçachions ? Que nous apprend-il de nouveau ? Il faut pour plaire proposer des énigmes, met-

tre à la torture l'esprit du Lecteur : c'est le *Gout du Siècle*.

Je ne plairai donc point, je parle naturellement, clairement ; je ne dis rien de nouveau, rien qu'on ne puisse penser, rien qui ne se fasse tous les jours à nos yeux ; à quoi dois-je m'attendre ? à un mépris formel : je m'en réjouis, cela surprend ; qu'on cesse d'être étonné : autrefois on recherchoit les bons Ouvrages, peu après on les critiquoit ; il est aujourd'hui du *Gout du Siècle* de les mépriser ; & cela parce qu'ils lui sont contraires : le mépris fera donc mon éloge. On fuit un Auteur parce qu'il nous dit des vérités que nous n'aimons point à entendre ; on ne le lit point, parce qu'il moralise ; on le rejette, parce qu'il pense, & qu'il pense mieux que nous ; il nous désabuseroit, il nous corrigeroit, & c'est ce qu'on ne veut point : son style est plein, ses raisonnemens suivis,

ſes preuves ſolides, cela ennuye: un ſtyle badin, des raiſonnemens vagues, deſtitués de preuves, des livres qui n'ont pour tout bien qu'un clinquant, qu'une apparence de beau, des bagatelles, des infamies, c'eſt là ce qui amuſe; la futilité, l'impiété, le libertinage, eſt le *Gout du Siècle.*

Combien de choſes encore à toucher! Il en reſte plus à dire que je n'en ai dit; mais il faut finir, & je le fais: combien attendent après, ou même voudroient que je n'euſſe point commencé! Qu'on me permette d'ajouter encore ici, avant de terminer, une réflexion, c'eſt la dernière.

Mon Ouvrage auroit plû dans les Siécles précédens, il m'auroit attiré la bienveillance des Grands, le ſuffrage du Peuple, l'eſtime de tous; on aimoit la vérité, on abhorroit ceux qui la déguiſoient tant-ſoit-peu; pallier les choſes

étoit un crime pour un Auteur ; aujourd'hui veut-on être lû, goûté, il faut prendre un chemin bien différent ; il faut masquer la vérité, dire les choses autrement qu'elles ne sont, ou au moins ne les dire qu'à moitié ; il ne faut louer la vertu que foiblement, ne décrier le vice que doucement ; ne blâmer les défauts que légérement : autrefois les femmes étoient couvertes, & la vérité nue ; les femmes sont nues, & la vérité couverte. Le plein jour étoit fait pour la vérité, à peine à présent souffre-t-on qu'elle marche dans les ténébres & l'obscurité ; plus vous sçavez la cacher, & plus on vous applaudira ; c'est ce qu'on appelle un style poli, doux & limé : il faut ménager le monde, est-ce le ménager que de l'abuser ? C'est le *Gout du Siécle*, il faut s'y conformer. Goût dépravé ! qu'ai-je lâché ? Ce mot suffit pour ma condamnation ; je fronde

ce Goût, & ce Goût sera mon Juge ; je ne m'en repens cependant pas ; je fais plus, je soutiens ce que j'ai avancé : aux preuves, elles termineront l'Ouvrage.

Des preuves, mais tout mon Livre n'en est-il pas plein ? Tout ce que j'ai dit n'est-il pas fondé sur l'expérience, constaté par les faits ? Le sens intime de chacun de mes Lecteurs est en dépit de leur volonté pour moi ; il ne faut que le plus léger examen, pour décider entre le vieux & le nouveau Goût, quel est le bon, quel est le mauvais ; quel est celui qu'il faut adopter, quel est celui qu'il faut rejetter : ce seroit faire injure que d'apporter ici la définition, les qualités du bon Goût, & de comparer celui du Siécle tel qu'il est, à ce qu'il devroit être pour avoir ces qualités, pour mériter cette définition : ce seroit ne supposer aucun discernement dans les persones qui me

front : d'ailleurs le contraſte continuel qui régne dans mon livre, & qui trop réellement éxiſte, n'eſt-il pas plus que ſuffiſant pour faire connoître lequel l'emporte ? Que je crains que ce ſoit le mauvais, le dépravé, celui qui pour mieux dire ne peut paſſer pour en être un : le *Gout du Siécle* eſt plus fort que la raiſon ; il fera décider en ſa faveur : c'eſt ici un coup de maître pour lui, il doit, ou il manque de pouvoir, faire proſcrire mon Livre ; s'il le fait, tant-mieux : il n'en ſera que plus eſtimé par les perſonnes vraiment bien penſantes ; ce ſera me donner gain de cauſe : s'il approuve mon Livre, qu'il le trouve bon, il ſe condamne ; s'il le rejette, & le mépriſe, c'eſt une preuve pour moi : ainſi de quelque façon qu'il en agiſſe, je ne puis qu'être content.

J'ai tenu ma promeſſe, mes portraits ſont naturels, reſſemblans ;

mais ils ſont modérés : ce n'eſt pas que j'aie voulu ménager les coupables ; mais j'ai eu honte de dire ce qu'on n'a point honte de faire. Tous ceux qui ſe reconnoîtront, tant dans un ſéxe que dans l'autre, vont devenir mes ennemis, & des ennemis irréconciliables ; au moins n'oſeront-ils pas paroître : & pour récompenſe, j'aurai l'amitié de ceux qui exempts de ces fautes, en penſent autant que moi ſur le compte des coupables, qui ne s'en feront pas gloire.

FIN.



